

XLIII. UN MESSAGE.—IL FAUT CROIRE QU'IL Y A DU NOUVEAU  
À FONTANES.

Tout en se désolant d'avoir à se séparer des bêtes qu'il aimait d'un si bon cœur, pour elles et aussi pour les beaux profits que des agneaux lui auraient donnés s'il eût pu attendre le printemps, notre brave ami Petit-Pierre avait fait un choix dans son petit troupeau et conduit, non sans peine, hors de la maison celles de ses brebis qu'il se décidait à sacrifier. Ce n'étaient pas les plus belles; elles ne laissaient pas que d'être bien intéressantes encore.

Au moment du départ, toute la famille était debout devant la porte. Les petits frères partageaient et respectaient surtout le deuil de leur aîné! Les voisins vinrent aussi faire leurs observations et leurs doléances sur les nécessités d'un si rude hiver. Petit-Pierre avait à leurs yeux l'importance d'un gros fermier, il en avait de même tous les soucis. Comme il achevait de manger son morceau de pain pour se mettre en route, et comme il disait laconiquement à tout son cortège: "Bonsoir, vous autres!" sans vouloir entendre même l'adieu des voisins qui lui répondaient: "Bonne foire! et rendez bien, Petit-Pierre!" voilà qu'on aperçut, tout au haut de la petite rue, le piéton qui, la canne à la main, marchait d'un pas régulier et patient, et d'un air qui ne manquait point d'une certaine importance. Le piéton, dans tous les petits villages c'est un personnage à la fois et un événement. Petit-Pierre l'apercevant, s'arrêta pour l'attendre. Le piéton s'était approché: "Quoi de nouveau, Barthélemy?" lui dirent les anciens. Le piéton, sans leur répondre, alla droit à Petit-Pierre: "Petit-Pierre, fit-il, c'est le père Martin qui, comme j'ai passé à Fontanes, m'a prié de vous faire savoir qu'il fallait descendre et passer chez lui, que ça presse. Et voilà, que je n'en sais pas autre chose." Petit-Pierre, sans se faire prier, fit rentrer ses brebis, ramassa quelques débris de foin épars encore dans son petit grenier, donna le tout à ses bêtes, embrassa son père et sa mère, puis, prit le chemin de Fontanes d'un pas délibéré; il se retourna cependant à quelque distance pour crier à son père: "Père, il faut faire manger une croûte à Barthélemy;" et il reprit sa course avec une ardeur sans pareille.

XLIV. OU L'ON VOIT BIEN QUE PETIT-PIERRE ÉTAIT PRESSÉ  
DE SAVOIR CE QU'IL Y AVAIT DE NOUVEAU.

Du train dont il allait, notre petit homme fut bientôt loin. Tout en marchant de la sorte, il se cassait la tête à chercher ce que pouvait lui vouloir le père Martin; et en pouvant deviner, il se disait fort raisonnablement à lui-même: "Le seul moyen de savoir ce que c'est, c'est d'arriver le plus vite possible." Et, sur ce raisonnement très-sagace, il se hâta encore et devorait le chemin.

Quand on marche bien, on arrive tôt, n'est-ce pas? Aussi Petit-Pierre fut-il promptement rendu à Fontanes.

Là, sans perdre de temps, il courut droit à la maison du père Martin, entra dans la cour, ouvrit la porte de la cuisine, et se présenta lui-même en disant: "Me voilà!"

Le père Martin, Jeannette et la servante étaient réunis.

Le père Martin avait la mine assez renfrognée.

La servante avait un peu l'air bête, c'était son habitude; mais comme elle avait très-bon cœur et que Petit-Pierre n'avait eu qu'à se louer d'elle, nous lui passerons l'air qu'elle avait, en la tenant quitte de l'esprit qu'elle n'avait pas.

Quant à Jeannette, malgré la mauvaise humeur de son père, malgré l'aspect ennuyé de reste de la maison, elle avait toujours son petit air madré et sinaud; et elle chantonnait à demi-voix.

Petit-Pierre voyant que personne ne lui disait mot, et un peu

décontenancé, regardait l'un, regardait l'autre, supposant que le Père Martin ou Jeannette voudraient bien enfin lui adresser la parole. Il passait son chapeau de sa main droite dans sa main gauche, et de sa main gauche dans sa main droite, et se trouvait aussi gêné de son propre silence que de celui des autres.

"Bah! finit-il par penser, quand tout le monde aura suffisamment réfléchi, il faut croire que quelqu'un aura pourtant quelque chose à dire."

## XLV. OU L'ON FINIT PAR S'EXPLIQUER.

Cependant le silence se prolongeant d'une manière assez embarrassante, Petit-Pierre se décida au bout de quelques instants à répéter sa courte allocution:

"Me voilà!" dit-il pour la seconde fois; et comme on ne lui répondait pas davantage: "Bonjour donc, ajouta-t-il, bonjour à tout le monde! Et qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Ça va-t-il bien ici?"

—Bonjour, bonjour, petit! dit le père Martin.

—Bonjour, Petit-Pierre! dit Jeannette.

—Ça va bien, Petit-Pierre, ça va bien, dit la servante.

—Il y a de nouveau, reprit le père Martin, il y a de nouveau que cet imbécile de Joseph le grand bouvier, mon seul bouvier dans ce moment, a fait des siennes dimanche; il s'est laissé entraîner à boire, lui qui n'est certes pas buveur. La mauvaise compagnie, ça perdra toujours tous ceux qui s'y laisseront prendre. Il n'a pas su résister; il est allé au cabaret, quoique sachant bien qu'un seul verre de vin lui met la tête à l'envers. Le lui avais-je, du reste, assez défendu! Enfin il s'est grisé; étant gris, il s'est égaré en route, est tombé dans une fondrière, et s'est démis le bras. Et moi, au moment où j'aurais à courir un peu les foires pour remonter l'étable, voilà précisément qu'il me faut rester là depuis deux jours pour soigner et nourrir le bétail. Jeannette et la servante, pour sûr, ne peuvent pas faire ça.

—Eh bien? fit timidement Petit-Pierre.

—Eh! dit le père Martin, Jeannette s'est fourré dans la tête que toi, Pierre, tu apâturerais tout aussi parfaitement le bétail que le grand bouvier lui-même... C'est des bêtises qu'elle dit là Jeannette, tu es trop petit pour faire cette besogne comme il faut.

—Il y a bien un moyen de le savoir, père Martin, dit assez vivement Petit-Pierre: c'est de l'essayer.

—Oui, continua alors Jeannette, on ne risque pas grand'chose d'essayer.

—Bien sûr, ajouta à son tour la servante; pourquoi n'essayerait-on pas?

—Eh bien! nous essayerons, dit le père Martin. A midi tu va commencer, Petit-Pierre. Mais faut faire attention que l'hiver est long, que les herbes sont courtes; que, si ce temps-là dure encore, la famine sera dans les fermes. Il faut ménager le fourrage comme jamais, et sans que les bêtes souffrent pourtant.

Ah! père, repartit Jeannette, il faut aussi savoir ce qu'on veut qu'il fasse; Petit-Pierre ne va pas vous engraisser vos bêtes avec une poignée de paille et une poignée de pâture.

—Je ferai autant qu'un autre, demoiselle, fit encore Petit-Pierre, pas peut-être mieux, mais tout aussi bien. Je ferai ce que je pourrai, pour sûr, et je le ferai aussi de bon cœur.

(A continuer.)

Ch. Galemard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX.

Propriétaire-Gérant.